genoux un coup de poignard si fortement donné de bas en haut, que, malgré les vêtements si épais, en velours et en damas, d'un jour de cérémonie, malgré les vêtements de dessous, malgré le corset, le poignard avait tout tranché et était entré de huit lignes dans le bas ventre, au dessus de l'aine.

« Meurs, infâme !" avait dit l'homme en frappant. Aux cris de la Reine, vingt personnes se précipitent, le Roi tire son épée. Le comte de Pino-Hermoso, que sa charge de majordome-major fixe derrière la Reine, étend le bras, est assez heureux pour parer le second coup qui était destiné à cette princesse, et a les doigts, dit-on, presque coupés. La Reine était entrée dans la galerie, belle et radieuse de contentement et de bonheur ; elle était heureuse de la fête du jour et se proposait d'y prendre joyeusement part. Elle marchait ayant sa fille entre elle et le Roi ; la jeune princesse était portée sur un coussin par sa grande-maîtresse, la belle marquise de Povar, l'une des plus gracieuses personnes de la cour. Une seconde, un instant rapide comme la pensée, a suffi pour changer tout ce magnifique tableau en une scène de désordre et de confusion impossible à décrire. Au cri de la Reine et au moment où vingt, cent personnes peut-être se précipitent les unes vers elle, les autres sur l'assassin, Mme de Povar se trouble, éprouve une crise nerveuse, la jeune princesse glisse de son coussin et tombe ! Sa nourrice, qui suivait la grande-maîtresse, pressée par la foule, était allée tomber évanouie dans un coin. Enfin, lorsqu'il est possible de se reconnaître un peu, on transporte la Reine dans sa chambre ; son premier mot est : Ma fille ! Alors on la retrouve, dit-on, dans la galerie, où un hallebardier l'avait ramassée et la tenait dans ses bras.

« Revenons à l'assassin: calme et impassible au milieu de ce tumulte, il est reconnu se nommer Martin Merino, prêtre, ex-vicaire de la paroisse Saint Sebastien, âgé de 63 ans, né à Arnedo, dans la Rioja.— « Vous n'êtes pas un prêtre ; vous êtes un misérable et un infâme !" lui dit le vénérable abbé Casso, aumônier de la Reine, Evêque de Selencie, je crois.— « Eminence, les infâmes, lui répondit il, sont ceux qui, du matin au soir, chantent les louanges des maîtres de cette maison." Amené au corps de garde des hallebardiers, il s'asseoit devant le brasero, paraît très calme et assez indifférent à ce qui l'entoure. Il regrette de n'avoir pas réussi. Il a répondu que son arme n'était point empoisonnée ; cette arme est un poignard d'Albacette, dont la lame a dix pouces de long ; il l'a, dit-il, achetée le matin. Interrogé s'il n'avait pas de complice, il a dit qu'il était seul et qu'il n'avait confié son projet à personne ; mais qu'il était bien à regretter que l'Espagne n'eût pas dix hommes résolus comme lui, parce qu'alors l'Europe serait bientôt heureuse.

« Voilà ce qu'il y a d'à peu près vrai jusqu'à présent sur les mille et un récits qui circulent. Je vous laisse à penser l'effet produit sur la foule qui était partout pour voir ce conége ; en quelques instants la nouvelle de cet événement a été répandue avec une rapidité électrique. Personne n'y a cru sur le premier récit : un prêtre de soixante-trois ans assassin d'une Reine de vingt-deux !... Autant de mots, autant d'idées qui heurtent tous les sentiments de ce peuple.

« Les médecins jusqu'à présent ne se prononcent pas ; le cri extraordinaire poussé par la Reine fait craindre qu'il n'y ait eu quelque lésion organique. A la suite de cette crainte, voyez se dérouler toutes les appréhensions politiques ; vous pouvez les résumer d'un mot ; une régence de dix huit ans sur la tête d'un enfant de six semaines.

« Puis, voici venir les discussions. De quel parti est l'assassin ? Il est carliste, disent les uns ; il était moine franciscain, il a émigré en France en 1823, il a été compris dans la convention de Bergara. Il est démagogue, disent les autres, et les quelques paroles qu'on lui attribue le prouvent assez. Quant aux gens sensés, ils ne voient en lui qu'un fanatique qui appartient au parti des assassins.

« Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur le moment, digne de vous être mandé. Malheureusement l'heure est passée et ma lettre ne partira que demain dans l'après-midi.

3 fév., à quatre heures du soir.

« La blessure est plus grave qu'on ne l'avait d'abord pensé ; ce n'est pas sept à huit lignes de profondeur qu'on lui donne, mais sept à huit lignes de largeur ; ce qui, rapproché de la longueur de la lame du poignard, fait supposer une profondeur de plus de deux pouces.

« Des bulletins publiés hier à six heures du soir, à onze heures, ce matin à cinq heures, disent que la Reine est calme et qu'elle a passé une assez bonne nuit. Il paraît qu'elle est dans un état périodiquement critique, ce qui rend les médecins encore plus circonspects.

« Hier au soir à neuf heures, l'assassin a été transféré du palais à la prison publique du Saladero, et, sans les forces assez imposantes qu'on avait réunies pour le protéger, le peuple lui eût fait un mauvais parti. C'est un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, qui ne paraît pas l'âge qu'il a, très vigoureux, le haut de la tête large, le front élevé, n'ayant que des cheveux blancs, et le bas de la figure terminé assez brusquement en pointe.

P. S. En allant porter ma lettre à la poste, je rencontre quelqu'un qui sort de la chambre de la Reine ; à cette heure les nouvelles sont tristes ; il paraît que le péritoine a été traversé par trois pouces de la lame du poignard, et quoi qu'en disent les bulletins, elle a été très agitée toute la nuit, et n'a pu dormir un peu qu'à force d'opium. On va même jusqu'à redouter une triste issue d'ici à cinq à six jours.

« Merino a subi, le 5 février, la première partie de sa peine infamante, consistant en la dégradation ecclésiastique. Sur un des balcons de la prison de Saladero, où il était détenu, et qui avait été disposé à cet effet, et en présence d'*une population immense*, l'évêque de Mayorque a procédé à la dégradation du criminel. Cette dégradation consiste à enlever au criminel ses habits de prêtre et à faire disparaître la tonsure. Le juge présent à cette partie de l'exécution a déclaré au régicide qu'à partir de ce moment il devait se considérer comme étant en chapelle.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE DE BÉHOBIE.

Madrid, le 7 fév., 2½ heures du soir.

Cette après-midi, à une heure un quart, le criminel qui a attenté à la vie de la Reine a été exécuté. Le supplice a été celui du garot. Quatre heures.

La Reine continue de se bien porter.

Madrid, 8 fév., une heure du soir.

La Reine est entrée en convalescence. Tout fait espérer que bientôt la guérison sera complète.

On lit dans la *Esperanza:*

« De même que les vices et les crimes de Luther font le plus grand honneur à église catholique, dont il a dû se séparer pour pourvoir s'y livrer impunément, de même rien ne peut honorer davantage les instituts religieux, l'école monarchique et le clergé en général, que la vie relâchée que mena, que les scandales politiques que donna, que l'horrible dernier attentat que commit Dom Martin Merino depuis son apostasie. Qu'importe que Merino fût encore hier dans la classe des ecclésiastiques ; il est aujourd'hui notoire, et nous le prouverions jusqu'à l'évidence, s'il en était besoin, que ce n'était pas par la volonté du clergé, mais malgré des tentatives réitérées faites par plusieurs de ses supérieurs ecclésiastiques pour l'en empêcher. Cet homme n'était pas, comme le dit l'*Ordre* pour rassurer de pauvres prêtres accablés de honte par ce crime, cet homme n'était pas une exception de sa classe. Ce n'était pas simplement un ecclésiastique corrompu, comme le peuvent être tous les hommes ; c'était un apostat, un renégat, un antagoniste du clergé : il constituait, vis-à-vis de l'église un vrai contre-sens.

« Comme il se trouve néanmoins des gens qui, dans des vues qu'il ne nous est pas donné de qualifier, s'ingénient à faire croire le contraire, soit en disant ce qu'ils devraient taire, soit en taisant ce qu'ils devraient dire, nous conjurons le gouvernement, au nom de la justice, de la politique, de son propre honneur et aussi de la vérité historique, de rédiger lui-même et de *faire publier immédiatement dans tous les journaux* une relation exacte de la vie et des antécédents du régicide."

—La *Espagna* publie sur le régicide la notice biographique suivante, composée, dit-elle, d'après les documents les plus irrécusables:

« Don Manuel-Martin Merino, âgé de 63 ans, né à Arnedo, entra au couvent de Saint-Francois, à Saint-Domingo-de-la-Calzada, au commencement de ce siècle. Après les événements politiques de l'Espagne, en 1808, il prit les armes comme membre du parti des Croisés, formé à Séville. Ordonné prêtre à Cadix, en 1813, il se montra toujours attaché aux principes libéraux et rentra en 1814 dans le couvent d'où il s'était enfui.

« En 1819, se voyant poursuivi comme libéral, il se rendit en France, où il vécut, dans différentes villes, jusqu'en 1820.

« En cette année il retourna en Espagne, fut sécularisé en 1821, prit une part très ardente dans les événements du 7 juillet 1822 ; fut mis en prison à Madrid à cause de ces événements, en 1823, et, se trouvant compris dans l'amnistie publiée en 1824, se rendit une seconde fois en France. Il habita plusieurs villes de la Haute Garonne jusqu'en 1830, puis il fut nommé curé de la paroisse de Saidetal, à trois lieues de Bordeaux. Il remplit ces fonctions pendant onze ans, au bout desquels il revint à Madrid, où il est resté jusqu'à ce jour.

« Avec l'argent comptant qu'il dit avoir apporté de France et 5,000 duros (25,000 fr.) qu'il gagna à la loterie dans l'administration des Quatre-Rues (*de las cuatro calles*), il fit le commerce de prêteur sur gages et entreprit d'autres affaires dans lesquelles on dit qu'il fut accusé d'escroquerie. Son caractère s'en aigrit et, ne voyant pas se réaliser les idées que, dès sa jeunesse, il avait acquises sur les avantages du système libéral, auquel il se déclara très attaché, il conçut une haine profonde contre les gouvernements."

La *Esperanza* dit qu'on croit que Merino a quitté les habits de religieux de Saint François, de sa propre autorité et sans recourir au Saint-Siège et que, pour ce fait, on le connait à Arnedo, son pays natal, sous le nom de l'*Apostat*.

Une personne qui l'a beaucoup fréquenté, ajoute le même journal, l'entendait répéter souvent : "*Depuis le premier jusqu'au dernier, tous les rois sont des tyrans. L'Europe ne sera jamais en paix tant qu'elle ne sera pas délivrée de pareils monstres.*"

« L'assassin est malheureusement un prêtre, mais un prêtre monomane, imbu des idées républicaines. Il aurait déclaré, assure-t-on, qu'il avait eu le projet d'attenter à la vie du roi Ferdinand VII, et plus tard à la vie de Marie-Christine, et il aurait ajouté qu'il était le 49e sur une liste de 50 individus résolus à frapper Isabelle, et liés entre eux par un serment."

FAITS DIVERS.

FRANCE.

On lit dans le *Courrier de Marseille:*

« Le commandant en chef des forces navales de Sa Majesté Britannique a mis en état de blocus tout le littoral compris entre le cap St.-Paul et la rivière Formose, à l'exception toutefois de Badagri, qui est une factorerie anglaise."

Le *Sémaphore de Marseille* explique ainsi l'importance de cet acte du commandant de la marine britannique:

« Nous n'aurons pas la simplicité de discuter sérieusement les motifs ou pour mieux dire les prétextes de ce blocus, qui rappellent la logique du loup de la fable. Il suffira de les indiquer pour en faire apprécier la moralité. Les indigènes de Lagos se trouvaient en guerre avec nous ne savons quelle peuplade voisine. Les anglais interviennent dans cette querelle de nègres où ils n'avaient rien à faire si ce n'est à chercher un prétexte à leur blocus. A la suite de cette intervention, on met en interdit le pays de Lagos, ce qui nous est tout-à-fait indifférent, mais de plus les Etats de Dahomé et du Petit-Poppo, qui n'ont rien de commun avec Lagos contre lequel ils sont habituellement en guerre, mais où nous avons des établissements considérables. Et l'on a soin d'excepter de l'interdit *Badagri*, la seule factorerie anglaise qui ait quelqu'importance. Que dirait-on en Europe si l'Angleterre, sous prétexte d'une querelle avec le Portugal, déclarait le blocus des côtes d'Espagne, en exceptant Gibraltar ? Et bien ! le fait en question est tout à fait analogue. Le royaume de Dahomé et la république Petit-Poppo sont des Etats entièrement distincts du pays de Lagos et contre lesquels l'Angleterre ne pourrait arguer aucun grief. Il est donc de la dernière évidence que la mesure est dirigée bien moins contre les indigènes que contre les Européens et surtout les français qui commerçent avec le littoral, puisqu'on excepte le comptoir anglais de Badagri.

« Quant à notre gouvernement, son devoir est tracé d'avance, et il saura sauvegarder les intérêts français compromis par la mesure anglaise. Notre chambre de commerce a été, de son côté, saisie de la question, et elle n'épargnera rien pour éclairer l'administration dont elle dépend. Dans tous les cas, il est à désirer que ce malencontreux blocus cesse le plus tôt possible, sans quoi les intérêts de notre commerce maritime pourraient en souffrir cruellement."

ITALIE.

Nous lisons dans la *Sentinelle du Jura* du 1er février :

« Nous sommes heureux de faire connaître un nouvel acte de munificence de la part de S. S. le pape Pie IX en faveur des enfants d'un de nos compatriotes, blessé mortellement sous les murs de Rome en juin 1849. C'est M. le maire de la ville de Poligny qui a été l'intermédiaire de l'acte de générosité du Saint Père ; ce magistrat vient de recevoir de Mgr Garibaldi, nonce du Pape en France, une somme de trois mille francs, destinée aux enfants du capitaine Duhamel, dont la mort a été si glorieuse et dont le Saint-Père a voulu reconnaître les services pour la cause de la catholicité.

« Nous devons rappeler à nos lecteurs que le capitaine Duhamel commandait une compagnie du 22e léger, chargée d'emporter le dernier bastion de la ville de Rome. C'est à l'assaut de ce bastion que notre compatriote a reçu la dernière balle lancée contre les Français par les bandes de Garibaldi, au moment où elles fuyaient la ville éternelle, dont elles ne s'étaient emparées que par surprise et malgré les Romains.

« M le capitaine Duhamel, qui appartenait à une famille où la valeur et la distinction sont héréditaires, est venu mourir à Marseille. Son corps a été, selon ses désirs, ramené à Poligny, sa ville natale. Les regrets de ses concitoyens et de ses frères d'armes l'ont suivi jusqu'à sa dernière demeure, et la ville de Poligny lui a rendu les honneurs dûs à son rang et à son courage.

ANGLETERRE.

On dit que quelques protestants, voulant témoigner de leur estime pour la haute science littéraire du docteur Lingard et sa valeur personnelle, ont formé le projet d'élever un monument à sa mémoire dans l'église de Hornby, près de Lancaster, village où il demeurait depuis environ cinquante ans. Ses restes ont, comme on sait, été inhumés à Ushaw, dans le comté de Durham.

Décédé:

A St-Gervais, le 23 du dernier mois, à l'âge de 39 ans, après une longue et douloureuse maladie souffert avec une résignation vraiment chrétienne, dame M. Dodier, épouse de George G. Launière, ecuyer, seigneur du lieu. Ses funérailles ont eu lieu le 26, dans l'église de la dite paroisse, où assistait un nombreux concours de parents et d'amis qui ne pourront jamais oublier la mémoire de ses qualités rares et aimables, et de ses nombreuses vertus.

Vendredi, à Québec, à l'âge de 84 ans, dame Théotiste Samson, veuve de feu sieur J. B. Legris dit Lepine.

Mercredi, à St.-Roch de Québec, après 6 jours de maladie, d'une pleurésie suivie d'une inflammation des poumons, sieur Evariste Marquis, âgé de 32 ans, fils de feu Pierre Canac dit Marquis, M. P. P.

COMMANDES POUR L'EUROPE.

LE Soussigné informe très respectueusement MM. les Curés, qu'il recevra avec beaucoup de reconnaissance, les ordres qu'on voudra bien lui confier pour LIVRES, ORNEMENTS D'EGLISE ou tous autres objets qu'on désirerait faire venir d'Europe ; il espère que tous ceux qui l'honoreront de leur confiance, auront à se féliciter de lui avoir donné la préférence, vu que son agent, M JOSEPH CRÉMASIE de Québec, qui vient de partir pour l'Europe, en fera lui-même le choix, et qu'il peut lui adresser ses commandes à

LIVRES NOUVEAUX.

BIOGRAPHIE DU CLERGE CONTEMPORAIN, par un Solitaire, 10 vols. 12 avec 120 portraits.

ANNEE DE MARIE ou pélérinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu, suivi de méditations sur plusieurs des principales vérités de la Religion; 2 vols 12 figures.

HISTOIRE DES PRINCIPAUX SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU, par M. l'Abbé Pouget, 2 vols 12.

EXPLICATION DES EPITRES DE ST. PAUL, par une analyse qui découvre l'ordre et la liaison du traité ; par une paraphrase qui expose en peu de mots la pensée de l'apôtre; par un commentaire avec notes pour le dogme, pour la morale et pour les sentiments de piété ; par le P. Bernardin du Picquigny ; 4 vols 12.

L'HOMME D'ORAISON, ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, par le P. Jacques Nouet 10 vols 12.

MÉDITATIONS SELON LA METHODE DE ST.-IGNACE, sur la vie et les mystères de N. S. J. C. 5 vols 12.

MEDITATIONS DE S. ANSELME, Archevêque de Cantorbery et Docteur de l'Eglise, Paris, 1848. 2 vols 12.

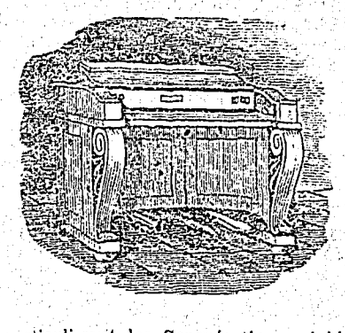
En vente chez
E. R. FABRE ET CIE.
3, Rue St.-Vincent.

2 mars 1582.

SAMUEL R. WARREN.

No. 10, RUE SAINT JOSEPH.

FABRICANT D'ORGUE DE TOUTE DESCRIPTION ET DE TOUTE GRANDEUR POUR EGLISES ET SALONS.



ARMONIUMS ORGUES, SERAPHINS, ÆLOPETHONS FORTE-PIANOS.

LES particuliers et les Congrégations qui désireront se procurer des instruments du genre ci-dessus spécifié, et dont la fabrique supérieure et l'élégance des formes sont d'avance garanties, trouveront leur avantage à passer à l'établissement susdit afin d'examiner et juger par eux-mêmes.

Vingt-neuf années d'expérience et d'une étude suivie de son art, ont mis le maître de cet Etablissement en état de contribuer aux diverses améliorations déjà introduites dans la structure des ORGUES et des FORTE-PIANOS, et de faire concurrence en cette ligne aux fabriques de ce pays et de l'Europe.

Pour les particuliers ou les Congrégations des paroisses de peu d'étendue, qui ne seraient pas à même d'acquérir des ORGUES de grande dimension, L'HARMONIUM et le ÆLOPHON sont parfaitement de mise, parcequ'ils sont moins susceptibles de dérangement (par la perfection actuelle de leur structure) que les Orgues et les Forte-Pianos, et coûtent très peu.

N. B.—On refait les instruments, on les accorde et on les répare à court avis. Malgré qui se produit encore à un certain dégré de Congrégations qui achète de véritables boîtes à sifflets (sous le nom D'ORGUES POUR EGLISES) construite par des ouvriers du commun qui ont à peine un parcelle des notions qu'exige la FABRIQUE DE L'ORGUES, et qu'ainsi, lorsque la vérité s'est faite jour, elles s'aperçoivent qu'elles ont donné leur argent en pure perte —ce n'est sous aucun rapport un travail à désirer que celui de remodeler et de faire un objet passable d'une chose ainsi faite que l'on décore du nom D'ORGUE.

Montréal, 10 Septembre 1851.

AVIS.

UN jeune homme, muni de bonnes recommandations, désirerait se placer comme Instituteur.
S'adresser à l'Evêché.
Montréal, 24 fév. 1852.

COMMANDES POUR LA FRANCE.

LES soussignés expédient toutes les semaines, par Steamer, des commandes pour la France. Les personnes désireuses de les charger de quelques ordres, pour LIVRES, GRAVURES, CARTES GÉOGRAPHIQUES, GLOBES MUSIQUE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE ou de toutes autres Marchandises Françaises, sont priées de vouloir bien les transmettre le plutôt possible.

E. R. FABRE & CIE.
No. 3 Rue St.-Vincent.

Montréal, 16 Janvier 1852.

nensis, colonie des Gaulois sénonois, qui allèrent à Rome 391 ans avant Jésus Christ, sous la conduite de Brennus, et se répandirent, en quelques années, dans presque toute l'Italie.

D'innombrables tours, élevées de distance en distance le long des murailles de Sienne, donnaient à cette ville un aspect formidable ; le vallon qui la ceignait formait un fossé large et profond dont les habitans avaient tiré, comme fortification, tout le parti possible ; malgré cet aspect belliqueux, elle n'avait cependant pas cette uniformité triste et sèche que donne en général la trop grande quantité de pierres taillées en équerre. Sa position sur une montagne dont elle suivait les caprices et les ondulations, ces maisons jetées çà et là, groupées tantôt dans un fond tantôt sur une hauteur, ses rues montant et descendant, l'architecture hardie et gothique de ses édifices, lui donnaient au contraire un aspect aussi pittoresque que possible.

Les archers entrèrent par la porte Florentine donnant sur la seule rue droite et plane de Sienne, longeant dans cette partie la croupe de la montagne qui lui sert de base.— Une affluence considérable de peuple escorta les prisonniers jusque sur la grande place où s'élevaient d'un côté la cathédrale et de l'autre le palais public ou Palazzo della Signoria, grand édifice bâti en pierres de taille jusqu'au premier étage et en brique depuis celui-ci jusqu'au dernier.

Les soldats s'arrêtèrent un instant sur cette place, pendant que leur chef entrait dans le palais, avant de leur donner ses derniers ordres.

Malgre leur préoccupation et bien qu'ils connussent parfaitement la ville, Montanini et sa sœur ne purent s'empêcher de contempler encore la vaste et majestueuse cathédrale, il Duomo, qui s'élevait devant eux avec ses immenses marches de marbre et son portail gothique, œuvres des célèbres Agostino et Agnolo. Ce portail de marbre rouge et blanc avait trois portes surmontées d'une rosace délicatement sculptée: et deux tourelles en forme de pyramide en remplissaient les angles : parmi le grand nombre d'ornemens taillés dans le marbre même, ressortaient merveilleusement deux lions de marbre blanc, emblèmes de la ville de Sienne, le griffon de Perouse et le cheval d'Arezzo.

Cette cathédrale mise sous l'invocation de la Vierge portait cette inscription sur le seuil de la porte.

CASTISSIMUM VIRGINIS TEMPLUM CASTÈ MEMENTO INGREDIT....

Montanini et Nella furent bientôt rappelés à eux-mêmes par les murmures de la foule qui se pressait autour d'eux, et par le retour de Castruccio, qui ordonna au jeune homme et à Mako de le suivre dans le palais ; bien que l'ordre n'eût pas été donné à la jeune fille, Nella et son ombre Sninâ accompagnèrent Montanini dans la grande cour sur laquelle s'ouvraient les différentes salles où se tenaient les magistrats aux jours de justice. Là, et au moment de monter l'escalier menant au premier étage, Castruccio voyant Nella et Sninâ qui se préparaient à le suivre, leur dit qu'elles étaient libres et qu'elles pouvaient se retirer.

C'est ici où nous devons nous séparer, Nella, dit vivement Montanini; bientôt nous nous reverrons, car, je l'espère, continua-t-il, en jettant sur Castruccio un regard de mépris, Dieu et les hommes feront justice de la bassesse et de la lâcheté de ceux qui me retiennent ici ; au revoir, ma sœur, au revoir ! Va, lui dit-il plus bas, va dans la rue Padesta, en face de cette place, tu trouveras chez l'hôtesse Volbà un logement convenable, pour toi et Sninâ.—Et sa sœur le pressant dans ses bras, il sentit des larmes couler sur ses joues ; toute la force de la pauvre Nella se brisait contre une séparation à laquelle elle ne pouvait croire encore, et cependant il le fallait ; Castruccio s'impatientait, et Montanini n'aurait voulu pour rien au monde lui demander une minute de plus.

—Adieu, Nella, adieu, à bientôt ! Et le jeune homme s'éloigna vivement de sa sœur, qu'il laissait au milieu de la cour, et disparut avec le nègre dans l'intérieur du palais où le conduisait celui qu'il regardait comme son plus mortel ennemi.

Nella s'éloigna les yeux pleins de larmes et se dirigea vers la rue que lui avait indiquée son frère, où elle trouva facilement l'hôtesse à laquelle il l'adressait.

(A continuer.)

La civilité doit cacher le moi humain, et la religion l'anéantir.

Enfant devoré par une Panthère.

—On écrit d'Alger :

« Samedi dernier, vers trois heures du soir, la femme D..., épouse d'un honnête et laborieux colon espagnol, était occupée dans un champ à moitié défriché, situé à quelque distance de Kouba et à proximité de hautes broussailles qui vont aboutir à un ravin profondément encaissé. Elle avait avec elle sa petite fille, âgée de quatre ans, qu'elle avait déposée à l'ombre, sous une touffe de palmiers nains, et à laquelle, en ce moment, elle tournait le dos. Tout-à-coup un cri perçant se fait entendre. La femme D... se redresse. Que voit-elle, grand Dieu ! La panthère, l'horrible panthère qui était sortie du fourré, et qui tenait entre ses dents sa petite fille, et la regardait elle-même avec des yeux flamboyants. A cet aspect, la malheureuse mère demeure sans mouvement et sans voix, et comme pétrifiée. Le monstre, profitant de cet instant d'indécision, s'éloigne avec sa proie, et d'un bond s'enfonce dans les broussailles.

« Alors la femme D... recouvre ses sens ; elle jette des cris d'angoisse qui n'avaient rien d'humain, et sans songer au danger, elle s'élance sur les traces de sa fille, qui venait de disparaître en tendant vers elle ses petits bras. La panthère, en se glissant au milieu des broussailles comme un serpent, avait déjà gagné du terrain. Mais la femme D... pouvait deviner la direction de sa marche à l'agitation des feuilles et des branches, et d'ailleurs elle était guidée par les gémissements de son enfant, dont les notes de plus en plus affaiblies et plaintives retentissaient jusqu'au fond de ses entrailles maternelles. Pendant plusieurs minutes elle poursuit cette chasse désespérée ; folle de douleur, elle se lance au milieu de ce fourré inextricable. Bientôt ses vêtements sont en lambeaux ; son visage, ses mains, ses jambes, tout son corps est déchiré par les épines et ruisselle de sang. N'importe ! elle continue, car elle distingue encore les cris de sa fille, bien étouffés il est vrai, et se perdant dans l'éloignement.

« Pauvre mère ! On dit qu'elle trouva d'abord un des petits souliers que portait son enfant ; puis, à quelques pas, accroché à une branche d'alloès, un lambeau d'indienne provenant de sa robe... puis son autre soulier... puis un petit fichu de couleur bleue qui lui couvrait la tête... puis, horreur et pitié ! des gouttes de sang toutes fraîches qui rougissaient la terre !... Et les cris avaient cessé !... et les broussailles n'ondulaient plus ! Elles cachaient dans leur sein le drame horrible qui s'y accomplissait sans doute.

« C'en était trop pour une mère. La femme D... tomba évanouie à cette place marquée du sang de sa fille. Ce fut là qu'elle fut retrouvée une heure après, par son mari, que ses cris d'alarme avaient attiré, et qui la cherchait inutilement, elle et son enfant. Peindre la désolation de cette famille, c'est une tâche au-dessus de nos forces. La femme D... en perdra peut-être la raison. On désespère même de sa vie."